Les lettres

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **27 (1981)**

Heft 7

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les lettres

par Silvagni

Une optique rigoureuse mais fascinée de la patrie des Français nos amis :

« La France »

par Jean-Pierre Moulin (1)

En tant qu'écrivain, et puisque je viens de lire — à la limite de l'articulation et en reprenant souffle à la faveur de la ponctuation — les cent-quatre-vingt-neuf pages du texte que j'admire de Jean-Pierre Moulin, je me laisse aller au plaisir d'imaginer son contentement d'âme en lisant — lui aussi à la limite de l'articulation et en reprenant souffle à la faveur de la ponctuation — le magnifique article en forme de préface à son livre qu'a signé le philosophe Christian Delacampagne. Magnifique cet article parce qu'il représente le vécu d'intelligence de cœur d'un philosophe français. On m'objectera qu'il y a incompatibilité réciproque entre intelligence de cœur et philosophie. Mais que seraient-ils d'autre sinon que d'intelligence de cœur « Les Mots » de Jean-Paul Sartre ? L'essentiel perçu entre les lignes de cet article est ce culte **de la France qui a fait France** — selon la formulation axiomatique de Jules Michelet — que Christian Delacampagne a dû commencer d'observer au temps où il était un garçonnet promis à de belles études. Puis, toujours dans cette observance, et avec le sourire du lecteur de philosophie d'un quotidien d'opinions parisien, il a écrit ceci : **« L'histoire de France n'est pas une matière comme une autre : c'est le fondement de l'art de penser. Qu'il s'agisse de littérature, d'art ou de philosophie, le Français ne se prononce jamais sans faire référence à l'histoire du domaine considéré. Il ne se permet pas de jugement personnel sans avoir consulté les ancêtres. C'est assez dire qu'il préfère toujours — pour le meilleur ou pour le pire — les textes aux faits, et les archives aux réalités de la vie... Le bon côté de la chose est que l'historiographie française en tant que discipline universitaire s'est tellement développée qu'elle a effectivement fini par devenir la meilleure du monde — cela soit dit sans chauvinisme ! Déjà au XIXe siècle, les pères fondateurs de cette science étaient français. Michelet demeure le maître inégalé. Même aujourd'hui les grands historiens ne sont pas, en majorité américains ou soviétiques. Ils s'appellent Bérard Braudel, Georges Duby, Jacques le Goff. L'école des annales, l'histoire des mentalités (avec Philippe Ariès) restent des inventions françaises, qui ont réussi à révolutionner la démarche scientifique.**

Quant à la multiplicité des collections et revues historiques, au goût récent pour les autobiographies de gens simples (paysans, ouvriers) à la création de nombreux musées folkloriques et à tout ce renouveau d'intérêt pour ce qu'on nomme la « mémoire populaire » — que connaissent bien les éditeurs — ce ne sont que différents symptômes du même phénomène. Même le mouvement régionaliste si porteur d'avenir qu'il puisse être resté un mouvement de retour à l'âge d'or, à la langue et à la culture d'autrefois. Quant à la difficulté de penser l'avenir, à la méfiance qu'il suscite confusément, ces sentiments découlent à l'évidence de l'incapacité quasi-obsessionnelle de se détacher du passé qui caractérise, encore aujourd'hui la plupart des Français, il semble que ce pays éprouve une difficulté insurmontable à se projeter dans l'avenir. Lorsqu'il pense que tout va changer, rien ne change. Lorsque de grands changements interviennent, ils sont le produit de tant de coïncidences, que personne ne les a prévues. Bref, les tendances profondes qui caractérisent l'évolution de la société française demeurent insoupçonnées, y compris de ceux qui auraient plus d'intérêt à les connaître. La science-fiction n'est pas un genre français. Même le présent le plus récent intéresse moins les artistes que le Moyen-Age. La décolonisation, la guerre d'Algérie ont-elles suscité une œuvre de valeur, dans le domaine littéraire ou cinématographie ? Mais la tendance à dénoncer le « mal français » est assez répandue pour qu'il ne soit guère besoin d'y insister ici. Jean-Pierre Moulin l'a fait lui-même avec une **discrétion qui n'interdit pas la lucidité. Sans partager nécessairement toutes ses conclusions — puisque je suis chauvin ! — je dois cependant reconnaître que son portrait de la France est d'une rare acuité. La vérité est que, tout simplement, je m'y reconnais moi-même et que tout Français que le chauvinisme n'aveugle pas s'y reconnaîtra aussi.**

L'occasion est tout à la fois trop rare et trop belle de reproduire « in extenso » un texte de cette qualité à l'intention des lecteurs de ces chroniques littéraires.

Ayant posé en intitulé du premier chapitre de **« La France »** les trois termes de sa proposition : **« Le Mythe, La Logique, Le Paradoxe »** laquelle proposition à y regarder de près n'est pas sans porter à penser aux trois termes : **« Age Divin, Age Héroïque, Age Humain »** de la proposition basilaire de la philosophie de l'Histoire « de Gianbattista Vico », Jean-Pierre Moulin offre à ses lecteurs une manière de cavalcade à travers plus de deux-mille ans au présent éternel de l'histoire de France : **« Vercingétorix résiste à César ; Clovis casse le vase de Soissons ; Charlemagne (qui fut en fait le premier Européen) crée des écoles ; Jeanne d'Arc fait sacrer le roi à Reims ; Henri IV invente le menu dominical de ses sujets ; Louis XIV construit Versailles ; Louis XVI confectionne des serrures avant de perdre la tête dans la lunette de la guillotine (invention bien française) ; Napoléon finit à Sainte-Hélène ; Guizot conseille aux bourgeois quarante-huit tards de s'enrichir ; Gavroche meurt pour la liberté ; Le général Boulanger revient de la revue sur un air de caf'conc les poilus meurent à Verdun ; de Gaulle sauve l'honneur de la Patrie un certain 18 juin... ».** Naturellement ces légendes de B.D. ne couvrent que deux demi-pages ; et aussitôt on va voir que c'est bien de philosophie de l'histoire de France que traite Jean-Pierre Moulin : **« Peu de peuples ont une histoire aussi dense, aussi exemplaire. Mais, à force de s'y contempler pour retrouver l'image d'une nation sans égales, les Français sont tombés souvent dans le piège d'une complaisance à l'égard d'eux-mêmes. Illusions suivies d'amères désillusions. Gloires et malheurs entrelacés. Mais quel que soit son degré d'abaissement ou de renouveau, la France a toujours été, au cours des siècles, inventive, débordante d'imagination et d'une forme d'allégresse unique en son genre. Elle a presque toujours été à l'avant de la marche des hommes laissant derrière soi un sillage étincelant. Au point qu'à certains moments privilégiés la planète tout entière en a été éclairée, et que français et universel sont devenus synonymes ; qu'il s'agisse d'exploits militaires, de conquêtes intellectuelles ou techniques, d'art de vivre ».**

Si le style incisif de Jean-Pierre Moulin — le style c'est l'homme — à partir de la phrase :

« Peu de peuples, etc. » ; initiale du génial raccourci de l'histoire de France peut inciter à être rapproché au style d'un philosophe contemporain de l'histoire de France, ce philosophe-là s'est appelé Georges Clemenceau (Voir « Grandeurs et mystères d'une victoire).

S.

Editions Complexe, Bruxelles.

Talentueux retour à la vogue de l'histoire romancée :

« La vigne de Sillery »

par M. Fred Rossier (1)

C'est à la fin des années de l'entre-deux guerres que l'histoire romancée a passionné le grand public ; mais, ce qui était vrai avant hier, l'est encore aujourd'hui où, bien que l'humanité soit en mutation, la télévision n'en continue pas moins de faire les beaux jours de l'histoire romancée. C'est pourquoi **« La vigne de Sillery »**, ce talentueux ouvrage de M. Fred Rossier, se lit au rythme même que devrait savoir trouver l'astucieux réalisateur de feuilleton télévisuel qui aurait lu l'histoire de la famille Rézaley propriétaire de la vigne de Sillery ; et qui à Vevey et précisément en 1800 assiste au fantasmagorique spectacle de l'entrée de l'armée française dans leur bonne et paisible ville ensoleillée. Pendant que les notables veveysans sont scindés en partie dans des **« libérateurs »** français et fervents adeptes de l'indépendance helvétique, le plus jeune des Rézaley, un garçonnet du nom d'Emile n'en finit pas de s'extasier de la beauté du jardin des siens qui s'étend jusqu'au lac ; et, vrai, la description du domaine du garçonnet enchanté est tout simplement pleine de tendresse.

Roman d'amour aussi que ce livre qui semble avoir été écrit pour égayer une convalescence : **« La vie me paraît morne, disait le sixième billet de Clara, quand elle n'est pas tournée vers un foyer de lumière qui l'éclaire, il pousse à Sillery au mois d'août de grands héliotropes qui inclinent leur tige et orientent leur immense corolle vers le soleil dès que brillent ses premiers rayons. L'art permet de voir le monde d'une façon toute nouvelle, j'ai compris cela grâce à vos dessins et à vos toiles, surtout les dernières que vous avez apportées : la vue du lac à Yvoire et le portrait de la paysanne. Vous transformez la réalité et je découvre des choses qui m'étaient cachées. Comment faites-vous pour que tant de poésie se dégage de l'éclairage d'une surface d'eau ou de la couleur des nuages du ciel pour qu'on discerne des pensées secrètes, une mélancolie inexprimée derrière la figure que vous peignez ? Je crois que je ne pourrais pas vivre sans m'échapper dans cet univers-là, mais je ne pense pas que j'y arriverai jamais. Sauf le jeudi quand vous venez, alors tout est différent, merci, merci d'avoir recopié toute la sixième méditation de Lamartine. Comme c'est beau ce dernier vers « Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur » !**

Clara aime. Est-elle aimée de qui elle aime ? Pour le savoir il faut absolument lire ce beau chapitre de l'histoire romancée du pays de Vaud.

S.

---

(1) Editions France-Empire. Paris.

*
* *

L'ancien secrétaire d'Etat
Albert Weitnauer publie ses mémoires

Sous le titre « 40 ans au service de l'Etat » ont paru le 1er juin en librairie les Mémoires de l'ambassadeur Albert Weitnauer, ancien secrétaire d'Etat au Département fédéral des Affaires étrangères. On se souvient que M. Weitnauer a quitté ses fonctions le 1er septembre de l'an dernier dans des circonstances qui ont fait du bruit, l'« affaire Weitnauer » provoquant même une interpellation au Parlement.

Les diplomates suisses ont rarement publié des souvenirs. D'ailleurs l'ouvrage de l'ancien secrétaire d'Etat donne priorité à des considérations sur la Suisse, les Suisses, la politique étrangère, plutôt qu'à des détails biographiques. Il n'en décrit pas moins pourtant avec précision les circonstances qui ont entouré son départ, constatant à ce propos : « Le Conseiller fédéral Pierre Graber avait su tirer le meilleur de moi-même, Pierre Aubert n'a pas su s'y prendre ».

Plusieurs années durant chef de section pour les Affaires économiques extérieures, Albert Weitnauer passe ensuite par Londres et par Washington pour représenter le Conseil fédéral dans des négociations commerciales, celles du GATT notamment. Il est ensuite ambassadeur à Londres avant d'assurer de 1976 à 1980 la direction politique du Département des Affaires étrangères.

Fidèle partisan de la neutralité armée, l'ancien secrétaire d'Etat estime dans son ouvrage qu'il n'y a pas pour la Suisse une autre politique étrangère possible que celle de la neutralité. Ce principe affirmé, M. Weitnauer se montre favorable à l'entrée de la Suisse à l'O.N.U. : « un processus de normalisation ». Avant la votation, le peuple suisse doit toutefois obtenir la certitude que l'entrée de la Suisse aux Nations-unies ne modifiera en rien cette politique de neutralité », poursuit-il. La date de votation pose certes une question difficile : devons-nous risquer un échec ou faut-il attendre, avant de convoquer le peuple aux urnes, d'être sûrs du résultat positif ? (A.T.S.)

Max Frisch fête ses 70 ans

Le 15 mai, l'écrivain zurichois Max Frisch a fêté ses 70 ans. A cette occasion il a délaissé New-York, ville où il réside actuellement, pour Zurich où son éditeur, M. Hans Mayer a donné une conférence en son honneur à l'Ecole Polytechnique Fédérale que Frisch fréquenta pendant la guerre... et qui a refusé récemment de lui accorder un Doctorat honoris causa.

Le célèbre dramaturge est né à Zurich le 15 mai 1911. Son père exerçait la profession d'architecte. A l'université, Max Frisch entreprend tout d'abord des études de littérature allemande qu'il doit interrompre en 1933. Son père vient de mourir et il ne peut plus continer à étudier en raison de la situation financière de la famille Frisch. Il se lance alors dans le journalisme. En 1936, Max Frisch est alors âgé de 25 ans, l'aide financière d'un ami de la famille lui permet de commencer des études d'architecture à l'Ecole Polytechnique fédérale de Zurich. Puis c'est la guerre, période pendant laquelle Max Frisch accomplit son service dans les cannoniers. En 1942, muni de son diplôme, il ouvre un bureau d'architecte qu'il fermera en 1954, le succès rencontré en tant que dramaturge et écrivain lui permettant de s'adonner exclusivement à l'écriture. De 1960 à 1965, Max Frisch vit à Rome, c'est ensuite le village tessinois de Berzona dans la vallée d'Onsernone qui l'accueille et lui décerne la bourgeoisie d'honneur.

Très vite, Max Frisch s'est passionné pour le théâtre. A 16 ans, déjà, il propose sa première pièce « Stahl » (Acier) au metteur en scène berlinois Max Reinhardt. Elle est refusée mais Reinhardt l'encourage. La carrière de dramaturge de Max Frisch commence réellement après la guerre avec des pièces comme « Voici qu'ils recommencent à chanter », « Le comte Oederland », ou « Don Juan ou l'amour de la géométrie ». Le « Journal 1946-49 », paru en 1950, expose la genèse de nombre de ses textes.

« Monsieur Bonhomme et les incendiaires » le rend mondialement célèbre en 1958. « Andora » en 1961 et « Biographie : un jeu » en 1967 remportent également un énorme succès. En 1979, après une longue absence, Max Frisch revient au théâtre avec « Triptyque » qu'il confie au centre dramatique de Lausanne et au metteur en scène Michel Soutter.

Max Frisch est également un romancier de talent. Son premier roman écrit en 1934 déjà lui a valu 4 ans plus tard, le prix Conrad-Ferdinand Meyer à Zurich. Citons encore « Je ne suis pas Stiller » (1954), « Homo Faber » (1957), « Le Désert des Miroirs » (1964), « Guillaume Tell pour les écoles » (1971), le second journal couvrant la période de 1966 à 1971 et « Montauk » (1975). Son dernier texte « Der Mensch erscheint im Holozän » (L'Homme apparaît à l'holocène) a été qualifié par le « New Yord Times Book Review » de récit le plus important de l'année 1980. (A.T.S.)